

Note méthodologique :

La rue, espace urbain par excellence.

Godefroy Desrosiers-Lauzon

Laboratoire Ville et ESPAcés politiques

INRS-UCS

La ville est un objet complexe. Les urbains en témoignent (et le savent), les étudiants l'apprennent vite, les chercheurs le redécouvrent constamment. Lewis Mumford, tentant de définir la ville, trouva cette formule :

The city is a related collection of primary groups and purposive associations : the first, like family and neighborhood, are common to all communities, while the second are especially characteristic of city life. These varied groups support themselves through economic organizations that are likewise of a more or less corporate, or at least publicly regulates, character; ant they are all housed in permanent structures, within a relatively limited area.

The city in its complete sense, then, is a geographic plexus, an economic organization, an institutional process, a theater of social action, and an aesthetic symbol of collective unity.

(« What is a City? », 1937)

Mumford cherchait à rendre compte de la complexité de l'objet urbain. C'est heureux, mais cela n'aidera pas dans le cadre de la définition de programmes de recherche, alors qu'il faut définir des cadres de référence plus petits, plus simples, afin de pouvoir y vérifier des hypothèses limitées, et en mesurer un nombre gérable de variables.

Dans le cadre de mon programme de recherche postdoctorale, je cherche moi aussi à gérer la complexité de l'objet-ville. Ça n'a rien d'exceptionnel, mais cette démarche mérite d'être relatée, parce que la construction de l'objet est particulièrement névralgique dans le cas de la recherche urbaine. Parce que la ville est le lieu de phénomènes (fragmentation spatiale et fragmentation des marchés, restructuration économique, économie du savoir), images (lieux et paysages emblématiques de l'urbanité, tels la place publique, la foule, les bâtiments institutionnels, la gare, le boulevard, les transports en commun), et manières de voir (collage, kaléidoscope, immersion totale et autres méthodes d'observation et analyse) identifiés à la modernité avancée. Cette modernité qu'on appelle parfois postmodernité exige une réflexion critique permanente sur les structures du social, de la culture, et de l'expérience.

Chaque recherche, urbaine ou autre, est construite à partir d'une suite de contingences, de choix, de préférences théoriques et littéraires, et d'hypothèses pas toujours explicites. Les chercheurs et étudiants le savent : expliquer un projet de recherche c'est souvent faire le récit de sa genèse et de son déroulement. Je ne veux pas pour autant recommander de construire les projets de recherche d'une façon improvisée ou « bricolée ». Au contraire : Mumford nous montre que la ville, si elle est complexe et compréhensible uniquement par une variété de points de vue irréductibles les uns aux autres, est néanmoins au centre d'un désir collectif de compréhension, celui de la communauté scientifique comme celui de la communauté urbaine et de ses institutions. Mumford nous montre que la ville, si reconnaissable en tant qu'objet cohérent soit-elle, est compréhensible lorsque le chercheur sait identifier le « secteur » d'activité urbaine, la portion d'urbanité qui l'intéresse, et qu'il y consacre les outils méthodologiques adaptés, les regards critique et théorique pertinents.

Il suffirait donc de segmenter l'objet-ville pour le rendre plus facile à appréhender dans le cadre de la recherche scientifique. Et cette démarche ne peut faire l'économie d'un questionnement théorique holiste de l'objet-ville et de l'urbanité. Fort bien. Mais qu'advierait-il d'un projet de recherche qui chercherait à restituer le mieux possible la complexité, la diversité de la vie urbaine? Il faudrait certes qu'il choisisse un objet gérable dans un cadre scientifique, un segment de la ville, mais un qui rende compte de ses multiples facettes.

### **La ville par ses rues**

Un de ces objets est sans doute la rue, espace emblématique des villes, de toutes les villes. Ainsi les rues sont presque aussi complexes que leurs villes. Ainsi les rues témoignent de la vitalité (y compris économique, mais aussi culturelle et politique) des villes. Ainsi les rues servent de foyer,

de théâtre aux facteurs propres à la vie en ville. De plus les rues, dans leur diversité et leurs différences internes, témoignent de la fragmentation des villes. De plus les rues, comme espaces de mobilité et espaces publics, sont des lieux de rencontres et d'interaction (donc de conflits et par le fait même des foyers de formation de la subjectivité politique des résidents). De façon semblable, les rues sont des objets privilégiés de débats publics sur les politiques relatives à l'espace urbain, des objets d'intervention des pouvoirs publics. Ainsi les rues peuvent rendre compte de plusieurs phénomènes sociohistoriques propres à l'urbanisation.

Il ne faudrait pas romancer le caractère « ouvert » des rues. Leur caractère d'espace public, de lieu de rencontre et d'interaction, et l'image du flâneur proposée par Beaudelaire et Benjamin, encouragent le chercheur et l'auteur à exagérer la liberté des rues, notamment la créativité et l'autonomie culturelles (au sens le plus large) qui prévaudraient chez les citoyens, dans leur usage des rues. Dans les récits et analyses romancés, les auteurs prennent souvent soin de contraster cette liberté supposée avec les contraintes des autres espaces sociaux, comme le foyer, l'école et le lieu de travail.

Ainsi Ray Oldenburg (1997) identifie plusieurs éléments des rues (ou associés de près comme la place, le café) à ces tiers espaces (*thirdspaces*) de liberté et de définition de la subjectivité civique (sinon politique) des personnes en contexte de modernité, par contraste avec les sphères plus privées ou régulées du foyer (le premier espace) et du travail (le second) (Oldenburg, 89). En chantant les vertus civiques des espaces publics de la modernité urbaine, Oldenburg embellit l'histoire de la rue.

Henri Lefebvre nous a mis en garde contre cette naïveté. La rue n'existe pas hors de la société qui l'a produite. Selon Lefebvre, l'espace urbain est un construit social. Précisément, l'espace urbain, comme construit, est le produit des rapports de force en place dans la société qui a produit cet espace. Ainsi les bâtiments, paysages, axes de mobilité, espaces publics et autres de la ville sont la cristallisation de rapports de force et de pouvoir en place au moment de leur construction. Récursivement ces espaces forment et structurent les usagers de ces espaces, par leur utilisation par leur mouvement dans ces espaces.

Comment se libérer de l'éternelle reproduction du passé? Lefebvre a cherché à montrer la liberté interprétative et agentielle des usagers de l'espace urbain. En certaines circonstances, les Urbains peuvent réinterpréter, redéfinir, et parfois radicalement et irréversiblement, ces mêmes espaces et ce même paysage bâti.

Dans un autre texte, nous avons argué que la mobilité des citoyens, par l'expérimentation directe avec la diversité des espaces et des usagers dans le cadre de leurs déplacements dans

l'espace, était un moyen pour eux d'acquérir un vocabulaire, une éthique de la vie en ville, et éventuellement une liberté d'interprétation qui fait d'eux des sujets autonomes –des citoyens (Boudreau et Desrosiers-Lauzon, 2011).

Ainsi il est concevable que la ville puisse être l'objet de processus par lesquels ses habitants se construisent comme une communauté de citoyens. Malgré sa complexité, malgré la fragmentation de ses espaces, et malgré la modernité qu'elle est venue à incarner, la ville serait, dans certains de ses aspects et certaines des circonstances de la vie en ville, source de lien communautaire –un lien probablement différent du modèle weberien, pas nécessairement fort, pas nécessairement similaire au mythe villageois, mais lien tout de même. Ce projet de recherche, centré la création des cultures et usages et sentiments collectifs à partir de l'usage des rues, découle de cette sensibilité au métarécit moderniste, à la transition weberienne entre communauté et société, de *gemeinschaft* à *gesellschaft*.

Or un des phénomènes sociohistoriques les plus âprement discutés dans les sciences humaines et sociales d'Amérique du Nord est le déclin du lien communautaire. On a beaucoup discuté des publications du politologue étatsunien Robert Putnam, notamment de *Bowling Alone* (2000), qui propose une analyse fort documentée du déclin du lien communautaire aux États-Unis. Avant Putnam, des historiens comme Kenneth Jackson (1987) et Raymond Arsenault (1984) ont proposé des explications « urbaines » à ce phénomène : pour Jackson certains aspects du développement des banlieues étatsuniennes ont contribué à un déclin de la sociabilité de voisinage qui faisait le propre des villes. Par exemple le confinement des loisirs familiaux à l'arrière des maisons, la disparition des porches et vérandas, la télévision ont enfermé les familles dans leurs maisons. Pour Arsenault, l'implantation de la climatisation dans le Sud des États-Unis a accéléré le déclin de la sociabilité informelle propre à cette région, tout en facilitant son essor économique.

L'historien Thomas Bender (1982) nous a mis en garde contre toute simplification sur ce point. Le lien communautaire semble en déclin depuis plusieurs années : les commentateurs étatsuniens déplorent un déclin communautaire au moins depuis que le puritanisme a perdu de son importance vers la fin de la période coloniale. Ces chroniqueurs et historiens ont emprunté aux livres sacrés pour créer un métarécit du déclin collectif, un trope de la jérémiade.

Face à ces questions, un projet de recherche ayant la « sociabilité de rue » pour objet tentera d'y répondre en cherchant à voir à l'œuvre dans les rues : (a) la construction de la subjectivité civique et éthique par l'usage des rues des individus (échelle individuelle); et (b) la construction de culture, mœurs, référents et sentiments d'appartenance collectifs par ce même usage des rues (échelle sociale). À terme, je cherche dans l'usage des rues la source de la formation d'une culture civique et politique locale (c).

Jane Jacobs caractérisait ainsi le potentiel de construction sociale de l'usage des rues :

« Lowly, unpurposeful and random as they may appear, sidewalk contacts are the small change from which a city's wealth of public life may grow. »

Premier constat méthodologique :

Suivant ces remarques, nous proposons une liste de cinq facteurs à prendre en compte dans l'élaboration d'une méthode de recherche portant sur les rues:

1. Elles sont des lieux essentiels à l'activité économique et sociale propre aux villes, on y voit à l'œuvre les phénomènes de concentration et de mobilité qui sont au cœur des définitions de l'urbain. Nous appellerons ce facteur la *concentration*;
2. Les rues sont des lieux publics où les espaces privés et semi-publics environnants se projettent : résidences, commerces, restaurants, lieux de culte et lieux de travail colorent l'identité des rues qui les bordent, quand ils ne débordent pas carrément dans les rues environnantes –par exemple à l'heure des repas, des pauses-café, ou des pauses-cigarette, lors des journées propices aux travaux à l'extérieur et aux jeux des enfants. Les usagers des rues portent eux-mêmes dans les rues les signes et marques caractéristiques des espaces riverains qu'ils fréquentent. C'est le facteur *riverain*, par lequel la rue se définit par les fonctions, usages, et moeurs qu'elle relie entre eux;
3. Les rues sont des espaces publics où leurs usagers appliquent des normes de comportement et d'interaction plutôt informels (les codes, les manières, l'étiquette, les moeurs, la civilité propre à une ville, à une culture urbaine donnée). Cependant la diversité culturelle et sociale des usagers exige de ceux-ci une attention particulière aux comportements des autres (proportionnellement à la diversité du site) : l'utilisateur des rues doit tôt où tard s'ajuster à l'altérité qu'il rencontre. Cette altérité peut être ethnique, mais pas uniquement : la ville est un lieu où se développent et se transmettent une myriade de sous-cultures qui contribuent à sa diversité –les modes et les sous-cultures qui colorent et fragmentent la sociabilité adolescente en sont le meilleur exemple. C'est le facteur de la *diversité culturelle*;
4. Les institutions (gouvernements, police, école, lieux de culte, lieux de travail) et des milieux sociaux aux normes plus univoques exercent chacun une influence sur les rues, à défaut de pouvoir contrôler « ses » citadins lorsqu'ils quittent l'espace institutionnel « dur » pour celui, plus souple, de la rue. La rue n'échappe pas totalement aux institutions : chacun de ces milieux, chacune de ces institutions est le foyer de règles de comportement particuliers, chacune est porteuse d'une vision du monde qui informe l'usage des rues des citadins. Les usagers des rues sont eux-mêmes, tout flâneurs que certains d'entre eux puissent être, des vecteurs des normes propres à leurs institutions d'attache, et en premier lieu le foyer, la famille, le domicile. Ce facteur est celui de la *projection institutionnelle*.

5. Même les corps policiers, censés être garants de l'« ordre public », ne contrôlent pas la rue. Tout au plus ils sont appelés en cas de débordement, de violence, d'insécurité excessives. La plupart du temps et dans presque toutes les situations, l'harmonie des rues résulte de l'application de normes d'interaction sociales (dites « de civisme »), appliquées par les usagers des rues. Ces normes sont apprises dans des cadres institutionnels ou directement dans les rues, mais l'interaction entre usagers des rues force ceux-ci à négocier et (ré)interpréter ces normes. Ce flou normatif, qui varie selon les contextes sociaux et l'environnement institutionnel, donne à la rue une partie de son dynamisme, mais aussi de son insécurité. Ce dernier facteur, nous l'appellerons celui de *l'interaction créatrice*.

Second constat méthodologique : métaphores-phares de l'observation et de l'analyse des rues comme espace urbain par excellence. Ici je propose des manières de voir les rues comme :

1. Perspective : la rue et les espaces publics (si fragmentés soient-ils entre espaces spécialisés, usages ségrégués) sont compréhensibles par leur unité visuelle, par leur lisibilité comme paysage humain qui trouve son unité dans le regard du passant, du planificateur. La fragmentation du paysage urbain est en elle-même significative, parce qu'elle nous parle de l'économie du sol, des rapports de pouvoir, de l'éthique comportementale, du rôle des institutions et individus dans la gestion de l'espace, y compris celle des corps. Mais surtout : la rue est un espace humain qui s'appréhende par les sens du passant. De tous les sens, le regard, la vision est important(e), tant pour l'individu en mouvement que pour la culture qui l'a formé. Les autres sens sont importants, et c'est par la totalité sensorielle de l'expérience du passant qu'on peut espérer comprendre la ville à la façon proposée par Walter Benjamin : comme un signe de l'accélération et de la fragmentation de l'expérience et du lien social dans un contexte moderne. Mais aussi comme un théâtre, un répertoire d'actions, de mouvements de postures, de prises de position, qui contiennent les matériaux du monde à venir. Le problème de la perspective, c'est qu'elle est souvent le résultat de l'intervention institutionnelle, ou entrepreneuriale, dans le paysage urbain : la perspective est un paysage du pouvoir, une structure souvent consciemment planifiée, qui met en scène le pouvoir vu du haut de la structure.
2. Interaction entre individu et structure – un corollaire du constat #4 ci-haut. L'espace (social) urbain est structuré socialement : cet espace est le résultat des rapports de pouvoir, de la structure du capital prévalant au moment de sa construction. Il tend à structurer l'univers des possibles des usagers; autrement dit l'espace structure l'action, par l'entremise du bâti, mais aussi des normes et régulations qui s'y associent. Or la rue est les espaces publics urbains échappent partiellement au contrôle des institutions, elles sont le lieu d'interactions plus égales entre individus et structures, entre individus et groupes. Parce que la rue et les espaces publics urbains échappent au contrôle d'une seule institution, d'un ensemble de normes uniforme et cohérent, ces espaces sont le foyer d'affrontements, de négociations, de seuils entre les systèmes normatifs, de régulation, de pouvoir. Ces affrontements, ces espaces propices à la contestation

permettent la critique, parfois la réinterprétation de l'institution. Cette liberté interprétative est selon nous davantage possible là où les structures, institutions, normes et régulations sont contestables, dans la rue et espaces publics qu'elle doivent partager, qu'elles contrôlent imparfaitement. Ça peut aller jusqu'à la réinterprétation radicale, parfois la destruction des structures (sociales).

3. La rue comme lieu de formation de la culture commune, notamment les règles du vivre-ensemble. La rue est un lieu par excellence pour observer individus, groupes et institutions aux prises avec la construction, la cognition, et le partage de l'éthique, de la culture, des règles, des tabous et des processus d'exclusion propres à leur "civilisation urbaine". Cette formation constante de la "régulation" collective se fait de deux façons: (a) d'abord par la socialisation des individus aux règles, puis (b) par les processus de régulation sociaux et ceux de l'exclusion qui les accompagnent souvent.
  - a. L'existence sociale des individus, leur position, action et expérience dans la société, sont régulés de deux façons, selon Valérie de Courville Nicol (2002). D'abord de façon hétéronome : les institutions ont développé des mécanismes de contrainte et régulation des individus, surtout de leurs comportements. Mais la grande victoire de la société républicaine est l'auto-régulation, la formation de sujets autonomes, capables de se « gouverner eux-mêmes ». La théorie républicaine de la vie en société, parce qu'elle présuppose l'existence d'individus rationnels, capables d'interactions qui permettent la délibération, capables de juger que l'abandon d'une parcelle de leur libre-arbitre « naturel » est nécessaire au groupe et ultimement profitable à l'individu. Cette société prospère en fonction de l'adhésion volontaire de ses « participants » (joiners), et probablement en fonction de l'intensité de leur participation. Quel rapport avec la rue et les lieux publics? Ceux-ci sont lieux de formation, d'apprentissage, et d'expression du « gouvernement de soi ». La rue est un lieu de formation de l'autonomie individuelle; elle est aussi un lieu emblématique de cette individualité républicaine. La pertinence de l'autonomie, son utilité, dépassent la théorie de l'état républicain. Ils renvoient bien sûr à la régulation sociale (science politique), à l'ajustement des individus à la vie en société (psychologie), à l'acquisition de la subjectivité politique.
  - b. Enfin, la rue permet d'observer les phénomènes de marginalisation et d'exclusion. La rue est un lieu où les aspects réprimés des sociétés sont visibles, où ils s'expriment. Dans la rue et dans les espaces publics, on trouve les classes, les marges, les comportements et individus invisibles, impuissants, et exclus. Ils n'y sont pas entièrement « libres », ou souverains, ou réintégrés. Loin de là. Mais c'est dans la rue et les espaces publics que leur caractère irrépressible, ainsi que l'oppression des processus d'exclusion, sont les plus visibles.

Enfin je propose trois écoles d'analyse des rues, trois fonds théoriques (ou d'interprétation) :

1. La première est sociologique, méthodologiquement centrée sur l'individu, et sa métaphore-phare est l'interaction. On y trouve l'interactionisme symbolique d'Erving Goffman. Au loin s'y profile Weber, Simmel, et peut-être Veblen. La rue y est présentée comme une institution sociale moderne, peut-être la plus emblématique des expériences de la modernité. Pour la rue : elle libère l'individu. Contre : la rue aliène, isole, et rend problématique le contact avec l'Autre, les solidarités, l'identification au groupe.
2. La seconde école est également sociologique, méthodologiquement centrée sur la (re)production sociale, et sa métaphore est la structure: la construction (sociale) de l'espace (social). On y trouve Lefebvre, Soja, Harvey, et, indirectement, Gramsci et Marx. Pour : la rue est dépositaire de la culture de ses bâtisseurs, elle est une forme de pédagogie du citoyen, elle structure et limite les répertoires d'action et de pensée des citoyens, elle échappe en partie aux pouvoirs. Contre : la rue bâtie opprime, elle reproduit le capital et l'hégémonie culturelle qui l'accompagne.
3. La troisième école est culturaliste, méthodologiquement centrée sur la communication (et la performance), et son idée-force est le théâtre. Malgré cela les auteurs de cette école ne font pas l'économie du « social ». On y trouve les ethnologues du ghetto (Suttles, Stack, Hannerz, Liebow, Sanchez-Jankowski). Jane Jacobs et Walter Benjamin sont leurs inspirations. Pour : la rue est espace commun, espace d'expression, espace symbole. La rue est l'extension publique, la place publique, le *front porch* de la communauté qui l'entoure. Contre : la rue devient un espace où la posture individuelle, l'attitude, le « gouvernement de soi » comptent –la rue est peuplée d'*acteurs* plus ou moins outillés pour la comprendre et y agir. Considérant le consumérisme des sociétés modernes, la rue est le théâtre où les citoyens observent et parodient les modes, les parures, les objets de leur consommation; ils y observent et y apportent aussi les normes du bon et mauvais goût. La rue-théâtre se prête à merveille à la fantasmagorie consumériste que décrivait Benjamin. Enfin, la rue ne donnera pas vitalité si le contexte ne le permet pas. Dans ce cas elle risque de devenir un *turf*, un territoire fermé.

### Ouvrages cités

Arsenault, Raymond. "The End of the Long Hot Summer: The Air Conditioner and Southern Culture." *Journal of Southern History* 50, no. 4 (1984): 597-628.

Bender, Thomas. *Community and Social Change in America* (Johns Hopkins University Press: 1982).



(sous presse) Boudreau, Julie-Anne, et Godefroy Desrosiers-Lauzon. "Mobilité spatiale et communauté imaginée" in Gilles Sénécal (dir.) *L'espace-temps métropolitain. Forme et représentation de la région de Montréal* (Presses de l'Université Laval: 2011).

de Courville Nicol, Valérie. "La production de l'homme moderne; ou le passage de la peur à l'intérieur", *Sociologie et Sociétés* 34.1 (Printemps 2002), 174-197.

Jackson, Kenneth T. *Crabgrass Frontier: The Suburbanization of the United States* (Oxford University Press: 1987)

Lefebvre, Henri. *La Production de l'espace* (4e édition, Anthropos: 2000).

Putnam, Robert D. *Bowling Alone: The Collapse and Revival of American Community*. New York: Simon and Schuster, 2001.